



## Préface de Wang Keping\*

Ai Weiwei et moi sommes amis depuis plusieurs décennies. Son père, Ai Qing, et le mien étaient deux jeunes artistes plongés dans la révolution dès leur plus jeune âge. Ils se sont connus dans les années 1940, l'un écrivait des poèmes, l'autre des romans. Et ils sont devenus tous les deux des fonctionnaires de la Culture sous le Parti communiste. Mon père a subi les foudres de la critique politique dès 1950, son père en 1957, mais Ai Qing a connu de plus grandes adversités, car toute sa famille a été exilée dans un camp de travail du Xinjiang, le Far West de la Chine. Ai Weiwei a grandi auprès de son père et a dû affronter comme lui mépris et humiliations. Durant le premier « printemps de Pékin » en 1979, Ai Weiwei et moi avons participé ensemble à la première exposition d'artistes indépendants et non-conformistes, « Les Etoiles » (Xing Xing), devant les grilles du Musée national des Beaux-Arts de Pékin. Par la suite, il a pris le large en premier, pour aller à New York, et moi j'ai mis le cap un peu plus tard pour échouer à Paris. Chacun s'est égaillé qui à l'Est qui à l'Ouest, mais le contact ne s'est jamais rompu entre nous.

Qui oserait dire qu'Ai Weiwei n'aime pas sa patrie ? Ai Weiwei est retourné à Pékin dès 1993, et ce fut le grand tournant de sa vie. En quittant l'Occident pour revenir en Chine, son intérêt pour l'art traditionnel chinois a redoublé. Le problème était que, à l'épreuve du feu de la révolution culturelle, la culture et l'art chinois avaient été réduits en cendres. Ai Weiwei commença par se lancer dans le commerce d'antiquités, collectionnant de nombreux bibelots anciens, et en particulier de merveilleux spécimens de l'art folklorique. Cela lui permit de s'immerger dans l'étude des techniques artistiques traditionnelles et populaires. Toutes ces sources d'inspiration devaient réapparaître plus tard dans sa propre création artistique. On peut affirmer qu'il a dans le même temps endossé la mission de propager l'art contemporain en Chine en créant un magazine artistique à Pékin, et ses trois fameux Livre noir, Livre gris et Livre blanc. Il va de soi que ces publications étaient clandestines, car toute la presse et toutes les maisons d'éditions sont totalement contrôlées par l'Etat.

Ai Weiwei se positionna tout de suite en chef de file, assumant ses « méfaits » au grand jour, tout en bravant les intempéries. Il eut le projet d'organiser des expositions d'artistes avant-gardistes dans une vaste grange d'un village de la banlieue de Pékin, ce qui fit l'effet de véritables bombes dans les milieux culturels. Par la suite Ai annonça qu'il allait créer une galerie d'art. C'était sans précédent, et tout le monde crut à une plaisanterie. Depuis la Libération de Pékin par les communistes en 1949, il n'existait en effet plus une seule galerie privée. Il n'y avait plus que des musées, des centres culturels et des magasins d'art destinés aux touristes, ces derniers étaient gérés par des fonctionnaires du Parti.

Ai Weiwei a toujours choisi de relever des défis insolubles. Il se rendit donc avec un sans-gêne insolent auprès du Bureau de la culture de Pékin pour demander l'autorisation d'ouvrir une galerie. Il lui fut répondu : « Une galerie se livre à des activités commerciales ; il vous faut donc vous adresser au Bureau des affaires commerciales pour obtenir leur approbation. » Ai Weiwei alla donc au Bureau des affaires commerciales où il s'entendit répondre : « L'art fait partie de la culture. Vous devez donc d'abord obtenir le tampon du Bureau de la culture. » Ballotté d'un bureau à l'autre, Weiwei finit par obtenir une réponse : « Vos histoires de galerie vont sûrement attirer des étrangers pour acheter vos peintures. Donc, cela concerne des activités avec des étrangers et il faudrait tout d'abord obtenir l'accord de la Sécurité publique. » Avoir l'accord de la police ? Cela aurait été aussi simple que de se mettre dans la gueule d'un tigre pour lui arracher les poils de la moustache...

Il n'en fallait pas plus pour qu'Ai Weiwei, d'un froncement de sourcils, ait un plan. Il s'associa à quelques amis pour construire un vaste hangar dans la banlieue est de Pékin et accrocha sur la façade une grand enseigne : « Grange artistique de Pékin ». C'est ainsi que naquit la première galerie d'art réellement gérée par la société civile depuis la constitution de la République populaire de Chine en 1949 ! Comme la galerie s'appelait « grange », le Bureau de la culture, celui des affaires commerciales et la Sécurité publique s'en sont lavé les mains et ne s'y sont plus intéressés. Pendant ce temps, évidemment,

des expositions ont été montées dans la grange, des peintures s'y sont vendues, comme il se doit. On peut dire qu'Ai Weiwei a joué un bon tour au gouvernement !

Comme auparavant pour les cheveux défaits, ou pour les pantalons à pattes d'éléphant, ou pour l'art abstrait, ou pour la musique occidentale, ou pour le rock'n'roll, les dirigeants chinois ont fini par avoir une illumination lorsqu'ils ont compris que toutes ces brouilles ne représentaient pas une vraie menace pour le pouvoir politique, et que tout cela ne méritait pas qu'on dépense une énergie folle pour le réprimer. Le ciel ne s'écroulerait pas si le peuple prend un peu de bon temps, et cela le distrairait momentanément des difficultés grandissantes de la vie quotidienne.

A force de gagner du terrain, pouce à pouce, pied à pied, Ai Weiwei réussira par la suite à organiser une grande exposition avant-gardiste à Shanghai, dont le titre résume tout : « La méthode de non-collaboration ». Devant cette façon pacifique de ne pas obtempérer aux ordres, les autorités de Shanghai ont eu un moment d'inattention. C'est la méthode que les artistes sont obligés d'adopter en Chine : une forme de guérilla permanente, en tapant un coup par ici, un coup par là...

C'est surtout dans le domaine de l'art proprement dit qu'Ai Weiwei a réussi à s'imposer comme un créateur. Il s'est construit son propre atelier, dans le village de Caochangdi, sur la route qui mène à l'aéroport de la capitale, et s'est lancé dans une œuvre hors du commun, bien avant tout le monde, incitant de nombreux créateurs à se rassembler autour de lui. A l'heure actuelle, plus d'une centaine d'artistes, plusieurs dizaines de galeries se sont rassemblées autour de son atelier à Caochangdi, qui est devenu un village artistique aussi célèbre que Barbizon le fut au début du XX<sup>ème</sup> siècle !

L'apparition des réseaux sociaux sur Internet suscita un enthousiasme délirant chez Ai Weiwei, qui me dit un jour : « Ah ! Enfin un espace à partir duquel on peut faire la nique au Parti ! » Il avait créé son blog, provoquant un flot ininterrompu de questions et de réponses. Il commentait les événements de l'actualité, se moquait de tout et de tous, discutait des affaires d'Etat sans limites, à cœur ouvert.

La liberté d'expression est l'ennemi mortel des dictatures. Après avoir rongé leur frein pendant un moment, les autorités finirent par fermer le blog d'Ai Weiwei.

Lors du tremblement de terre qui eut lieu au Sichuan en 2008, au moment où le concert de louanges à l'égard du Parti pour le secours qu'il avait apporté aux populations sinistrées battait son plein, Ai Weiwei organisa une « équipe d'investigation citoyenne », afin d'établir la liste des enfants disparus. Il y eut aussi l'affaire Yang Jia, du 1er juillet 2008, lorsqu'un jeune homme ulcéré assassina six policiers dans un commissariat de Shanghai et l'affaire Tan Zuoren, arrêté et condamné pour avoir démontré que les écoles du Sichuan avaient été si mal construites qu'elles risquaient de s'effondrer à la moindre secousse sismique...

Chaque fois Ai Weiwei se lança à corps perdu dans la bataille de la vérité pour révéler au public ce que l'Etat voulait cacher à tout prix. Cela finit par provoquer la rage de la police, qui tenta d'en finir avec lui, en lui portant un coup mortel au crâne dans une chambre d'hôtel à Chengdu, où il s'était rendu afin d'assister au procès de Tan Zuoren. Heureusement, Ai Weiwei a une tête solide et des os d'acier, sinon ils auraient réussi à la transformer en légume ! Après son opération au cerveau qui eut lieu de justesse en Allemagne, peu de temps après l'incident, Ai Weiwei me téléphona et me dit qu'il en était sorti plus intelligent qu'auparavant... Alors qu'Ai Weiwei devait faire face à des dangers grandissants, le rythme de ses expositions allait croissant. En l'espace de quelques années, il a gravi les échelons pour être à son zénith, et ses réalisations sur la scène internationale lui ont permis d'être désigné comme le plus grand artiste du monde. C'est la première fois, sur cette planète, qu'un artiste a une telle influence sur la société.

En accord avec son temps, le comité central du Parti décida de corriger les méthodes mafieuses de la police chinoise en ordonnant l'arrestation d'Ai Weiwei pour sa protection, bien sûr... Une protection intense, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, l'œil du flic tout près de l'œil du prisonnier, et ce, pendant quatre-vingt-un jours. Weiwei n'en a pas pour autant perdu la raison. On peut dire qu'il a vraiment la tête dure !

Ces dernières années, tant de citoyens d'élite, un bataillon après l'autre, se sont lancés dans un bras de fer avec le parti dirigeant : ils ont tous été écrasés. Ai Weiwei est la seule exception. Il a réussi, en se tournant légèrement sur le côté, à transformer l'énorme rocher qui l'écrasait en un marchepied qui l'a mené à la célébrité. A l'heure actuelle, la politique de la terre brûlée menée par le gouvernement chinois a changé tous les arbres en troncs dénudés, mais sur cette terre désolée, comme un immense cèdre, Ai Weiwei se dresse. Ils auront désormais bien du mal, avec leur marteau et leur faucille, à lui régler son sort !

Janvier 2016

\*Wang Keping est né en 1949 en même temps que l'arrivée au pouvoir du Parti communiste chinois. Il a été l'un des fondateurs du premier groupe artistique non conformiste créé à Pékin en 1979, le groupe « Les Etoiles ». Il a quitté la Chine pour s'établir à Paris au début des années 1980, et s'est imposé sur la scène artistique en tant que sculpteur.